
Paul, Jean-Luc – *Anthropologie historique des Hautes Terres de Tanzanie orientale. Stratégies de peuplement et reproduction sociale chez les Luguru matrilineaires*

Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2003, 344 p.

Marie-Aude Fouéré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6005>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.6005](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6005)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 28 juin 2006

Pagination : 476-482

ISBN : 978-2-7132-2090-6

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marie-Aude Fouéré, « Paul, Jean-Luc – *Anthropologie historique des Hautes Terres de Tanzanie orientale. Stratégies de peuplement et reproduction sociale chez les Luguru matrilineaires* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 182 | 2006, mis en ligne le 05 juillet 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6005> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6005>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Paul, Jean-Luc – *Anthropologie historique des Hautes Terres de Tanzanie orientale. Stratégies de peuplement et reproduction sociale chez les Luguru matrilineaires*

Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2003, 344 p.

Marie-Aude Fouéré

- 1 Cet ouvrage imposant est tiré de la thèse soutenue à Paris-VIII en 1998 par Jean-Luc Paul, maître de conférences en anthropologie et ingénieur en agronomie à l'Université des Antilles et de la Guyane. L'auteur relate le parcours original qui l'a conduit à s'intéresser à l'histoire et aux modes de vie des populations de Tanzanie dont il était parti étudier les aspects agrotechniques et socio-économiques dans le cadre d'un programme de recherche-développement mené en partenariat avec des universités tanzaniennes. Si, dans sa préface, Claude Meillassoux, président du jury de thèse de J.-L. Paul, indique qu'il n'est « pas rare qu'un agronome explore l'organisation de la société dont il étudie la production », il a raison d'ajouter que cette étude ne démerite aucunement au sein du champ de l'anthropologie. L'ouvrage propose des réflexions approfondies sur la population étudiée dont la pertinence est soutenue par des matériaux solides et nombreux. Il est à noter que l'auteur s'est aujourd'hui détourné de l'agronomie pour s'engager dans des études anthropologiques au sein du laboratoire du MALD (Mutations africaines dans la longue durée).
- 2 L'ambition première de cet ouvrage est d'apporter une contribution à l'histoire précoloniale des populations d'Afrique orientale, en particulier des sociétés à filiation matrilineaire dont font partie les populations présentées ici. En effet, la littérature concernant de telles sociétés sur le continent africain est rare, et le seul ouvrage incontournable de langue française est celui de Christian Geffray sur les populations matrilineaires makkhuwa de Zambie¹, que l'auteur cite d'ailleurs abondamment. Les

modes de filiation matrilineaire sont pourtant une exception dans l'organisation sociale des sociétés et s'avèrent être d'une grande complexité, de sorte qu'ils méritent une attention autrement plus soutenue que celle dont témoignent les études publiées jusqu'à présent.

- 3 L'auteur centre son analyse sur les populations des monts Uluguru, qui surplombent, par près de 2 000 mètres, la ville de Morogoro, située à environ 200 kilomètres de la côte est-africaine, et qui s'étendent sur plusieurs kilomètres en direction du sud-ouest. Dans les documents de l'administration coloniale et les études ethnographiques passées, les populations de cette chaîne de montagnes ont été désignées par l'ethnonyme « Waluguru² » (ou « Luguru »). Au cours de la présentation de la bibliographie disponible sur ces populations, J.-L. Paul indique, fort à propos, que l'« ethnie » waluguru n'a aucune consistance : son unité politique, économique et sociale est une construction qui repose sur une image mystificatrice de l'enclavement de ces populations dans une zone montagneuse, à laquelle s'ajoute le regard des ethnologues fonctionnalistes qui ont été prompts à « les revêtir du prêt-à-porter tribal et segmentaire ». Il revient sur les découpages qui ont été faits de cette ethnie à différents niveaux (*matriclans*, *maximal lineage*, *major lineage* et *medial lineage*) pour en présenter les failles. Il propose, quelques pages plus loin (pp. 25-27), un découpage en concordance avec les perceptions locales des niveaux d'identification. Son analyse s'articule autour d'aires matrimoniales exogames, chacune étant composée d'une paire de clans de premiers arrivants, auxquels se sont ajoutés des clans arrivés plus tardivement. L'auteur indique, en outre, qu'une analyse plus fine des situations locales doit prendre en compte la division de chaque clan en lignages territoriaux, aussi appelés « adelphies ». Ces différents modes de regroupement et d'appariement sont représentés graphiquement un peu tardivement, c'est-à-dire en conclusion de première partie, mais cela permet toutefois de bien visualiser l'enchevêtrement des lignages dans un espace donné. En proposant ainsi une étude des structures sociales qui se fonde sur la question de l'échange matrimonial, J.-L. Paul réussit à rendre compte des modes d'agencement des différentes vagues migratoires dans une zone de peuplement incessant.
- 4 Une fois ces distinctions énoncées, l'auteur situe le cadre théorique de son travail, indiquant que ses orientations analytiques s'inspirent des approches marxistes en anthropologie. En empruntant une longue citation à C. Meillassoux³, qui articule « niveau des forces productives » et « rapports de production », l'auteur pose explicitement que son travail sur les populations des monts Uluguru consistera à rendre compte de la production et de la reproduction des modes d'organisation sociale à l'aune des déterminants que sont les rapports de travail, mais aussi les conditions matérielles comme l'expansion démographique, les conditions écologiques, etc. Il choisit donc de traiter sa population d'étude comme un « système social » dont les mécanismes lui permettant de « se reconstituer en un tout cohérent et de se reproduire comme tel » doivent être recherchés. Enfin, il conclut son introduction en éclairant quelles ont été ses méthodes d'enquête. Étant donné que la totalité de l'ouvrage repose sur le recueil et le dépouillement d'entretiens et de conversations, ce paragraphe permet d'avoir une vision précise des modes de collecte, de la nature des entretiens et des conditions logistiques de son travail. L'auteur insiste notamment, et ce avec humour, sur la difficulté qui consiste à mener des enquêtes au sein de populations dispersées sur l'ensemble d'un massif montagneux escarpé, ce qui l'a souvent conduit à faire plusieurs heures de marche chaque jour. Indiquons, en outre, que l'ensemble des

entretiens a été mené en swahili, que l'auteur parle en effet avec aisance, agrémenté de nombreux termes et expressions tirés de la langue locale.

- 5 Le cœur de l'ouvrage se divise en deux parties, l'une consacrée aux migrations précoloniales en direction des monts Uluguru et au peuplement initial de cet espace, l'autre centrée sur le fonctionnement social global mis en place par les populations une fois installées dans la partie occidentale de ces monts, la région de Mgeta. La première partie est divisée en trois chapitres, qui nous conduisent de la pénétration des migrants dans les monts Uluguru aux modalités d'agencement des clans dans cet espace, et enfin aux modes de mise en valeur agricole pendant la période précoloniale. La seconde partie comporte deux chapitres, le premier traitant de la question du mariage du point de vue des représentations sociales et des fonctions sociales qu'il joue au sein de la société, le second étant consacré au monde des femmes et à la question de l'autorité.
- 6 Dans un premier chapitre concernant le peuplement des monts Uluguru, l'auteur revient sur les tentatives passées de datation des mouvements migratoires, dont il montre le caractère très approximatif⁴. Il esquisse, à son tour, des hypothèses de datation qui reposent sur une comparaison des listes de différents chefs de lignage que la tradition orale a conservées en mémoire. Tout laisse à supposer que le peuplement des monts Uluguru, qui débute sans doute au XVII^e siècle, se serait opéré par vagues successives. On apprécie ici l'absence totale d'affirmations hasardeuses : l'auteur reste modeste quant aux possibilités de datation précise des premières vagues de migration en direction des monts Uluguru. Il propose, dans le paragraphe suivant, une description des itinéraires suivis par les migrants. Pour ce faire, il s'appuie sur les récits qu'il a collectés, lesquels indiquent que les occupants des monts Uluguru sont venus du sud-ouest de la Tanzanie, principalement de la région de Songea. Les itinéraires varient selon les clans, certains ayant pénétré directement les monts Uluguru par les vallées du sud, d'autres ayant contourné le massif pour entreprendre leur ascension par les piémonts méridionaux. L'auteur refuse toutefois de proposer des conclusions hâtives qui feraient fi de la fragilité de ses matériaux, et reconnaît qu'il faut se contenter d'une reconstruction historique dans les grandes lignes. Enfin, le dernier paragraphe de ce premier chapitre propose une description des premiers modes d'organisation des populations migrantes qui s'installent dans les monts Uluguru. L'auteur retrace à partir des récits oraux l'arrivée des groupes de migrants dans un territoire vierge de toute présence humaine, la succession des installations par la segmentation de ces groupes, enfin, la nécessaire association des clans exogamiques par paires, à des fins d'échanges matrimoniaux, dans chaque nouvelle zone d'installation. Il rejette l'idée que le processus migratoire en direction des monts Uluguru ait pour cause unique la fuite des situations de guerre ou de famine pour proposer l'hypothèse que l'expansion migratoire est avant tout une conséquence de l'expansion démographique.
- 7 Le deuxième chapitre entreprend de détailler les modes de formation d'une aire matrimoniale. On regrette ici que le dernier paragraphe du chapitre précédent ait déjà dévoilé une grande partie des informations contenues dans ce nouveau chapitre. L'auteur retrace le départ d'un homme à la recherche d'un territoire vierge à habiter, le défrichage de l'emplacement choisi (naissance du proto-saku, c'est-à-dire d'une aire matrimoniale en construction), sa délimitation pour l'en distinguer des territoires avoisinants (étape qui marque la naissance du saku primaire), sa division entre territoire de l'époux et territoire de l'épouse (formation de deux saku primaires), l'accueil des membres des adelphies du mari et des adelphies de la femme, et

l'attribution de parcelles à chacun (les saku secondaires), enfin morcellement de l'aire matrimoniale des deux adelphies d'origine par l'accueil de représentants d'adelphies étrangères. Le schéma de peuplement et d'agencement des adelphies luguru proposé par J.-L. Paul est tout à fait convaincant. Il rend compte avec pertinence de l'enchevêtrement actuel des clans que tout ethnographe connaissant un tant soit peu le terrain ne peut manquer de noter. Processus de segmentation (départ d'un pionnier) et d'agrégation (succession de nouveaux arrivants) sont présentés comme les deux faces d'un même phénomène, le dynamisme démographique des aires matrimoniales déjà formées. Un tel dynamisme est créateur de stratégies matrimoniales et politiques. En effet, parce que les opportunités d'accéder au statut d'ancien, détenteur du pouvoir politique, sont de plus en plus faibles à mesure qu'augmente la pression démographique, les hommes d'âge mûr entreprennent de s'installer dans de nouveaux lieux, participant ainsi à la segmentation continue d'une aire matrimoniale d'origine ⁵.

- 8 Le dernier chapitre de la première partie de cet ouvrage propose une analyse des modes de mise en valeur des ressources naturelles dans les monts Uluguru. L'auteur met à profit ses connaissances en agronomie et en écologie tropicale pour tenter de déterminer si les données concernant les modes d'exploitation du milieu naturel, « conditions matérielles concrètes nécessaires à la reproduction » sociale, viennent corroborer la reconstruction historique des mouvements migratoires et de l'organisation sociale opérée dans les chapitres précédents. Il porte son attention sur les plantes cultivées, les outils utilisés et les techniques agraires mises en œuvre à partir des informations écrites et des traditions orales, mais aussi sur les caractéristiques géologiques des zones de migration et de peuplement. Il ressort de ce chapitre, riche en détails, tout à fait original dans une étude dont le titre laisse présager une perspective uniquement ethnologique mais guère surprenant quand on connaît la formation disciplinaire initiale de l'auteur, que la grande fertilité des monts Uluguru et l'importance numérique du gibier ont pu soutenir les implantations nouvelles et continues de petits groupes de migrants géographiquement détachés de leur adelphie d'origine. Mais, au fur et à mesure du peuplement des monts Uluguru, dont la région de Mgeta est un exemple emblématique, l'accroissement démographique ne s'est pas accompagné des habituels processus de segmentation et a entraîné un changement important des modes d'exploitation, passant de l'essartage au défriche-brûlis, de la chasse à l'élevage. Ce chapitre rend compte des raisons pour lesquelles le territoire est devenu un enjeu central dans les querelles entre lignages après la période d'installation des pionniers et d'organisation de l'espace.
- 9 La seconde partie de l'ouvrage traite de l'organisation sociale des populations des monts Uluguru, centrée sur une étude des stratégies de reproduction sociale dans les premiers temps de l'avancée du front pionnier. Le premier chapitre détaille les caractéristiques de l'institution du mariage précolonial : il unit des cousins-croisés bilatéraux, en particulier un homme avec la fille de son « oncle maternel » (c'est-à-dire un homme de son matriclan ayant autorité sur lui, appelé *kolo*), mais le futur époux habite chez son *kolo* et travaille pour lui en attendant la puberté de sa future épouse. L'auteur tente ensuite de démêler les différentes fonctions jouées par le mariage, en se référant à diverses conceptions (moyen de procréation, appropriation de la progéniture, moyen de contrôle de la circulation des cadets par les aînés). Il opte pour l'idée que le mariage luguru fonctionne comme un moyen de contrôle sur les jeunes hommes, étant donné qu'ils travaillent pour leur *kolo* et l'adelphie de son épouse en

attendant leur mariage, et qu'ils restent soumis à l'autorité de ceux-ci (en particulier par la règle d'uxorilocalité) pendant de nombreuses années.

- 10 Ayant centré son analyse du mariage sur le cycle viager masculin, J.-L. Paul consacre le dernier chapitre à une analyse identique du cycle de vie précolonial d'une femme, qui lui permet de rediscuter la place et le rôle du doyen des matrilignages. L'initiation de la jeune fille au moment de ses premières règles est une étape fondamentale dans son existence. Elle entame alors la vie en commun avec son époux sur les terres de son lignage. Le pouvoir dévolu à l'homme et à la femme sur les enfants est relativement équilibré, mais ce sont les femmes qui ont toute autorité sur l'accès à la terre et la gestion des produits de l'activité agricole. Concernant les doyens, élus par les membres du lignage, il s'agit avant tout d'hommes (parfois de femmes) qui remplissent les fonctions de gestion de la vie quotidienne du lignage, en particulier dans les situations de querelles, et qui opèrent les rites agraires. L'auteur achève son étude en proposant une analyse de la « circulation du travail et du produit » (entendons : « des individus considérés du point de vue de leur force de travail, ainsi que le produit de leur travail »). La circulation du travail est équilibrée entre les deux clans associés, mais il n'en reste pas moins que les femmes ont des journées de travail plus longues que les hommes. Quant au produit, il est récolté, stocké et redistribué par les femmes uniquement. La circulation des produits du travail est donc soumise à l'autorité des femmes.
- 11 L'auteur conclut en dressant le portrait du système social luguru, qui se fonde sur un point de vue proprement démographique. Le gynécostatisme, système qui se fonde sur l'immobilité des femmes, entraîne des déséquilibres démographiques au sein de chaque adelphie, de sorte que l'ensemble du système ne peut se perpétuer qu'en aménageant des espaces de mobilité féminine, via les processus d'adhésion des membres d'une adelphie à une autre adelphie pionnière. On retrouve le bilatérisme, c'est-à-dire l'association par paire de clans, comme facteur central dans le maintien du fonctionnement social luguru.
- 12 L'érudition dont fait preuve l'auteur, dans un ouvrage fourmillant d'informations précises et exactes, est soutenue par une cohérence interne forte avec les orientations théoriques présentées en introduction. On peut craindre que le lecteur non averti, c'est-à-dire non swahilisant et non spécialiste de la Tanzanie, ait du mal à s'y retrouver dans les enchevêtrements claniques que l'auteur maîtrise à la perfection, mais la rigueur de l'exposé et la précision dans l'usage des désignations claniques devraient permettre au lecteur attentif d'apprécier l'ouvrage à sa juste valeur. L'auteur note d'ailleurs fort justement que la description détaillée des itinéraires de migrations peut s'avérer « fastidieuse » pour le lecteur qui ne s'est jamais rendu sur place. Pourquoi alors ne pas avoir ajouté aux cartes présentées quelques photographies des monts Uluguru, afin que le lecteur puisse donner corps au territoire étudié ? Par ailleurs, pourquoi mettre une sculpture makonde en page de couverture, alors que la thèse de l'auteur était agrémentée de photographies qui pouvaient fort bien illustrer l'ouvrage ? Concernant les illustrations, il est à noter qu'il manque une carte générale des monts Uluguru situant l'ensemble des villages cités et comprenant la ville de Morogoro, et qu'en outre les cartes qui ont été incluses dans l'ouvrage ne sont pas à la hauteur de celles présentées par l'auteur dans sa thèse. Au lieu de pallier les lacunes des autres études menées dans cet espace, en particulier les études géographiques habituellement

soucieuses de proposer des cartes de bonne facture ⁶, l'ouvrage propose des cartes quelconques, parfois peu lisibles.

- 13 En ce qui concerne des aspects plus théoriques, on regrette des usages récurrents de l'ethnonyme « Luguru » que l'auteur a pourtant déconstruit d'entrée de jeu. Certes, il peut choisir de nommer Luguru les populations de la région de Mgeta, mais pourquoi recourir à un ethnonyme qui suppose une unité politique, sociale, culturelle, etc., qui n'a jamais existé au niveau « tribal » mais peut uniquement se concevoir au niveau du clan, voire du lignage ? L'usage de cet ethnonyme est maladroit dans le cadre d'une étude qui veut redonner la part belle aux lignages, seules unités pertinentes d'appréhension de l'organisation sociale. En second lieu, l'auteur ne dissipe pas les questionnements qui naissent à la lecture des récits recueillis de la bouche de ses informateurs. Comment départager le mythe de l'histoire, la reconstruction à l'adresse de l'ethnologue de la réalité historique ? L'auteur semble prendre comme un « allant de soi » que les informations énoncées retracent une certaine vérité, et qu'elles ne sont jamais des formulations a posteriori, par exemple dans le cadre d'une stratégie de légitimation de la suprématie d'un clan sur un autre fondée sur une réinterprétation de l'histoire. Dans certains cas, il s'octroie la liberté de déterminer ce qui relève de la réalité historique de ce qui n'en est pas (pp. 213-214). L'anecdote dont il nous fait part à la page 54, et qu'il aurait été passionnant de rendre compte avec de plus amples détails, atteste du fait que l'histoire racontée peut avoir subi les impacts de l'écrit savant, européen puis indigène. Une brève prise de position par rapport aux approches de l'anthropologie linguistique, traitant de l'ambiguïté de toutes formes d'énonciation, aurait permis d'explicitier son point de vue.
- 14 Bien que les perspectives théoriques adoptées par l'auteur puissent être sujettes à débats, l'ouvrage offre une vue d'ensemble, détaillée et cohérente, de l'histoire précoloniale des populations matrilineaires résidant dans les monts Uluguru. Comme le suggère l'auteur, il serait fort intéressant que ce travail soit complété par une étude des évolutions de l'organisation sociale des populations résidant dans les monts Uluguru au XIX^e et au XX^e siècle, ainsi que par une réflexion à grande échelle sur les autres populations de la ceinture matrilineaire qui s'étend de la Tanzanie à la Zambie.

NOTES

1. C. Geffray, *Ni père, ni mère : critique de la parenté. Le cas makkhuwa*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
2. Ethnonyme qui signifie « les habitants des montagnes ».
3. L'auteur cite en particulier C. Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage*, Paris, PUF, 1999.
4. R. A. Young et H. Fosbrooke, *Smoke in the Hills*, Evanston, Northwestern University Press, 1960. Les auteurs s'appuient sur les traditions orales qui retracent la succession des chefs de lignage et décident, de manière arbitraire, que chaque chef est resté à la tête du lignage pendant vingt ans.

5. Sur les processus de segmentation comme corollaires de la pression démographique, l'auteur cite P. P. Rey : « L'esclavage lignager chez les Tsangui, les Punu et les Kuni du Congo-Brazzaville, sa place dans le système d'ensemble des rapports de production », in C. Meillassoux (dir.), *L'esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, François Maspero, 1975.
6. Voir B. Maquet & C. Mathieu, *Paysans montagnards de Tanzanie. Cohésion sociale et développement chez les Waluguru*, Paris, Karthala, 1994 ; P. Maack, « We don't Want Terraces. Protest and Identity under the Uluguru Land Usage Scheme », in G. Maddock, J. Giblin & I. N. Kimambo (eds.), *Custodians of the Land*, London, East African Studies, 1996 ; J.-P. Raison (dir.), *Essais sur les montagnes de Tanzanie*, Nairobi, IFRA ; Paris, Karthala (« Géotropiques »), 1997. Aucun de ces ouvrages ne propose une carte claire de la région des monts Uluguru.